

LA SYNDÉMIE, UN CONCEPT NEUF

Le concept de syndémie, récent dans la recherche scientifique, demeure largement méconnu. Il possède néanmoins énormément de potentiel pour envisager les disparités de santé touchant la communauté LGBT ainsi que pour mettre au point des interventions permettant d'y répondre.

Maxence Ouafik, vice-président et délégué santé des CHEFF (la Fédération des jeunes LGBTQI), président du CHEN (le pôle namurois de la Fédération) et bénévole chez Ex-Æquo.

Une syndémie est « l'agrégation d'au moins deux maladies ou problèmes de santé dans une population pour laquelle il existe un certain niveau d'interface biologique ou comportementale délétère qui exacerbe les effets négatifs de chacune des maladies impliquées »¹. Formulé autrement, elle consiste en la synergie de plusieurs maladies ou problèmes concentrés de manière anormalement élevée dans une population donnée. Une syndémie a davantage de chance d'émerger dans des conditions sociales d'inégalités de santé causées par la pauvreté, la stigmatisation et le stress. Un des points centraux de ce concept est la notion de synergie des différentes conditions syndémiques. Les différentes pathologies ne sont pas simplement présentes ensemble, elles se renforcent mutuellement pour créer un fardeau excédentaire à leur simple addition.

En outre, le fait que la syndémie soit rendue possible par des inégalités structurelles et un contexte social défavorable force à s'intéresser à la maladie en tant que processus biosocial. Cela constitue un changement de paradigme dans la pensée médicale classique qui tend à voir les maladies comme des entités discrètes existant dans un vide social².

Une santé inégale

Pour bien saisir l'intérêt du concept de syndémie pour la santé des personnes LGBT, il est nécessaire de dresser un rapide tour d'horizon des inégalités de santé qui pourraient faire office de conditions syndémiques. Une approche

classique nous aurait fait envisager chacune d'entre elles comme autant de problèmes indépendants, étudiés et traités séparément. L'approche syndémique propose au contraire de les considérer ensemble, d'étudier leurs interactions et de les relier au contexte social plus large d'hétérosexisme, d'homophobie et de transphobie afin de chercher à les traiter de concert.

Des chiffres alarmants

Sur le plan de la santé mentale, une revue systématique de 2008 a mis en évidence un risque relatif de 2,05 pour la dépression et de 1,88 pour les troubles anxieux chez les LGB par rapport aux hétérosexuels³. Des chiffres belges de 2000 montraient 2,5 fois plus de pensées suicidaires et 4,5 fois plus de tentatives de suicide chez les jeunes LGB⁴. Les chiffres sont encore plus désespérants lorsque l'on s'intéresse aux personnes transgenres, même si moins d'études existent à ce sujet. En effet, dans une récente enquête américaine, près d'une personne transgenre sur deux déclarait avoir déjà tenté de mettre fin à ses jours (46% des hommes transgenres et 42% des femmes transgenres)⁵.

Les différentes pathologies ne sont pas simplement présentes ensemble, elles se renforcent mutuellement pour créer un fardeau excédentaire à leur simple addition.

1 à 18. L'ensemble des références bibliographiques est consultable sur le dossier en ligne : www.maisonmedicale.org/-Sante-conjuguee.

La théorie syndémique nous pousse à réfléchir à des interventions globales.

L'abus de substance (alcool, cannabis et autres drogues) chez les LGBT est également plus fréquent que dans la population générale^{6,7}.

Au niveau de la santé sexuelle, les IST, dont le VIH/sida, touchent de manière disproportionnée les hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes (HSH) ainsi que les femmes transgenres. La prévalence du VIH chez les HSH en Belgique est en effet de plus de 10%⁸, par rapport à une prévalence nationale de 0,17%⁹. Pour les femmes transgenres, une prévalence de 21,3% a été retrouvée dans cinq pays riches, un taux près de cinquante fois plus

élevé que les taux nationaux¹⁰. Chez les hommes transgenres, une étude américaine a avancé une prévalence de 3,2%¹¹. Signalons enfin que l'on retrouve davantage de cancers anaux chez les HSH cisgenres, dû à davantage d'infections anales au papillomavirus. Enfin, les personnes LGBT sont particulièrement touchées par les agressions physiques, verbales et sexuelles ainsi que par le harcèlement.

Applications de l'approche syndémique à la santé LGBT

Les recherches dans le domaine de la syndémie chez la population LGBT concernent majoritairement les HSH et, dans une moindre mesure, les femmes transgenres. Elles visent à mettre en avant l'interaction entre différentes conditions syndémiques étudiées et le VIH. Les conditions les plus souvent étudiées sont celles liées à la santé mentale, à l'abus de substance et à la violence, notamment conjugale, et leur cooccurrence est liée aux comportements à risque de transmission du VIH ainsi qu'à l'infection au VIH, même si l'effet synergique reste à démontrer de manière définitive¹². L'addiction sexuelle et les abus sexuels dans l'enfance ont également été étudiés comme conditions syndémiques chez les HSH. Leur présence montrait une association significative avec les comportements sexuels à risque¹³. Enfin, les conditions syndémiques seraient associées à une moins bonne compliance à la trithérapie anti-VIH et, à travers ce manque d'adhérence au traitement, il y aurait plus de risque d'avoir une charge vi-

rale détectable¹⁴. Une approche globale prenant en compte l'abus de substance et les problèmes mentaux pourrait donc améliorer la compliance au traitement et améliorer la santé des HSH.

Une étude de 2018 a également mis en évidence un lien entre l'expérience de discrimination homophobe, la survenue de conditions syndémiques (dépression, anxiété, idées suicidaires et tentatives, abus de substance et violence conjugale) et le risque d'attraper la syphilis chez les HSH¹⁵. Les chercheurs avaient observé que les HSH qui avaient rencontré une discrimination de la part des services de santé avaient quatre fois plus de chance de contracter la syphilis, ce qui souligne une fois de plus l'importance d'une approche inclusive et respectueuse.

Dans un échantillon de femmes transgenres indiennes, l'expérience de la transphobie était directement liée à des comportements sexuels à risque et indirectement via la syndémie dépression/abus d'alcool/violence retrouvée dans 15,3% de l'échantillon¹⁶. Une autre étude avait montré que les femmes transgenres qui subissaient la syndémie polyconsommation de substances/abus sexuel durant l'enfance/dépression/violence conjugale avaient 8,84 fois plus de chance d'avoir eu un rapport sexuel à risque récemment¹⁷. Enfin, chez les hommes transgenres, on retrouve après la transition sociale un effet similaire des conditions syndémiques sur les risques sexuels que celui retrouvé chez les HSH cisgenres¹⁸. En effet, les HSH transgenres affrontent beaucoup des mêmes facteurs de stress que les HSH cisgenres, auxquels se rajoutent les facteurs spécifiques à la transphobie.

Pris ensemble, ces résultats suggèrent fortement l'importance d'embrasser une approche holistique de la santé LGBT et d'offrir des services intégrés prenant à la fois en charge les disparités sociales, de santé mentale, d'abus de substance et de santé sexuelle dans un contexte sécurisant avec un personnel formé aux thématiques LGBT. La théorie syndémique offre un cadre conceptuel unique et vivifiant qui modifie notre vision de la santé et nous pousse à réfléchir à des interventions globales plutôt que se focaliser sur une seule des pièces du puzzle à la fois. Peut-être est-ce notre meilleure chance pour que les inégalités développées tout au long de cet article deviennent un jour les vestiges d'une époque révolue. ■